

Yun Lee TOO, *The Idea of the Library in the Ancient World*, Oxford, University Press, 2010, 14.5 x 22, 265 p., rel. £ 55, ISBN 978-0-19-957780-4.

La Bibliothèque d'Alexandrie reste emblématique, ce que confirme la décision officielle (1990) de la construction d'une *Bibliotheca Alexandrina* sur son emplacement supposé à l'époque ptolémaïque. Mais l'A. élargit son champ d'exploration à l'idée même de bibliothèque dans l'Antiquité. 1 : Les récits de fondation montrent que s'exprime alors le pouvoir, politique et littéraire : un canon d'auteurs se forme. 2 : Comment se concevaient les catalogues alexandrins (exemple des *Pinakes* de Callimaque), le classement, les références à un passage précis des œuvres ? Le début d'un livre préfigure la table des matières, présente plus tard, chez Pline l'Ancien, Aulu-Gelle. 3 : Quelle image l'Antiquité se fait-elle d'une bibliothèque dans la vie quotidienne ? 4 : La *Bibliothèque* d'Apollodore est une bibliothèque en un seul livre, en condensant plusieurs autres. 5 : La *Bibliothèque* de Diodore de Sicile fait de même, avec l'idée d'histoire universelle, à idéal cosmopolite ; l'A. y voit la bibliothèque sans murs, un monde sans frontières (écho de Roger Chartier, *L'ordre des livres*, Paris, 1992). 6 : Ce qu'il fallait savoir sur les auteurs et les œuvres est contenu dans la *Bibliothèque* de Photius. On songe un peu au titre de *Bibliotheca* d'ouvrages modernes. 7 : Les arts figurés (bustes d'auteurs, dieux et héros ...) ne sont pas simple décor, mais aident à la localisation dans les rayons et rappellent le contenu des œuvres (la Paix et Hestia près des Lois de Solon à l'Acropole, Varron dans la bibliothèque d'Asinius Pollion). 8 : L'importance du livre et de la bibliothèque dans les relations sociales conduit l'A. à quelques pages finales sur l'évolution du livre dans le contexte de la Toile. – B. STENUIT.

Yves PERRIN (éd.), *Neronia VIII. Bibliothèques, livres et culture écrite dans l'empire romain de César à Hadrien. Actes du VIII^e Colloque international de la SIEN (Paris, 2-4 octobre 2008)* (Collection Latomus, 327), Bruxelles, Éditions Latomus, 2010, 16 x 24, 399 p. + XVII pl. hors texte, br. EUR 60, ISBN 978-2-87031268-1.

La place des bibliothèques dans la vie intellectuelle de l'Antiquité reçoit plus d'attention et avec elle, plus généralement, celle de l'écrit. Les bibliothèques ouvertes au public, tant à Rome qu'en province, apparaissent à la fin de la République, mais comment y travaillait-on quand on sait que la lecture à haute voix était la plus fréquente ? Qui allait en bibliothèque ? Quel était le format des livres ? Comment étaient-ils copiés, transmis ? Peut-on parler de copies d'auteur ? Comment se présentaient les bâtiments ? Si la bibliothèque d'Hadrien à Athènes, celle du Forum de Trajan, de Celsus à Éphèse (et la symbolique de sa décoration) sont à juste titre mises en avant, non moins que celle de Philodème de Gadara à Herculaneum, il faut rappeler que des bibliothèques très modestes devaient être courantes (exemple connu : celle de Cordus dans Juvénal). Au long des trente-quatre communications ici réunies, réponse est donnée à ces questions, avec une attention particulière à quelques thèmes : éditions courantes (voir les papyrus, l'écriture moins soignée), ouvrages spécialisés (philologie alexandrine, droit, arpentage, religion ...), mais aussi livres de comptes, ressources documentaires des gouverneurs de province, archives des armées. Un bilan, certes provisoire, mais riche et bien documenté. – B. STENUIT.

Catherine WOLFF, *L'armée romaine. Une armée modèle ?* (Biblis, 31), Paris, CNRS éditions, 2012, 11 x 18, 220 p., br. EUR 8, ISBN 978-2-271-07550-5.

On ne compte plus aujourd'hui le nombre d'ouvrages consacrés à l'armée romaine, son organisation, ses pratiques et ses performances face à ses ennemis. Comment alors

traiter le sujet inverse sous l'angle de tout ce qui peut contribuer à diminuer la valeur militaire d'un instrument de conquête à la réputation aussi solidement établie ? Pour y parvenir, l'A. n'hésite pas à aborder dans un premier temps l'ensemble des faiblesses qui, toujours, ont entravé le bon fonctionnement d'une troupe : désertions, passages à l'ennemi, désobéissances et mutineries. Dans une seconde partie, plus salvatrice, les raisons des succès sont abordées à la lumière d'une politique hiérarchique romaine clairement assise sur le principe de « la carotte et du bâton » avec, d'une part, l'octroi de récompenses et de décorations et, d'autre part, le recours à une sévère discipline au sein de laquelle la pratique de l'exercice quotidien.

D'emblée, et l'on s'en doutait déjà, la réponse au caractère implicite du titre est livrée dès la page 27 : l'armée romaine n'est effectivement pas une organisation modèle ! Encore faut-il le démontrer et s'appuyer sur les exemples significatifs qui ont pu jalonner la période étudiée, de la République à la mort de Commode en 192 apr. J.-C. C'est ce que Catherine Wolff développe après un examen rapide de l'évolution des dispositifs légionnaires au fil du temps. Désertions et transfuges sont ainsi traités sur la base de sources antiques déclarées plus abondantes pour la période républicaine. On en retiendra plusieurs éléments parmi lesquels l'influence spécifique sur le soldat du type de conflit rencontré : « classique » contre un ennemi extérieur et « civil » lors des confrontations internes. Pour ces dernières, la plupart des règles sont oubliées, les débauchages encouragés et facilités par l'usage de la langue identique, les désertions plus fréquentes avec, à la longue, un désir de paix accru ... sans compter les arrière-pensées politiques qui déterminent le choix du camp. Plus problématique était le cas des passages à l'ennemi chez des adversaires de culture différente, ces abandons occasionnant une profonde méfiance allant parfois jusqu'au renvoi ou l'élimination physique. Ces différents candidats au transfuge profitaient de circonstances favorables : corvées de fourrage, périodes nocturnes, phases de bataille, dans un état d'esprit animé par la peur de la défaite, une réaction de vengeance ou par simple sentiment de lâcheté. Leur arrivée chez l'ennemi pouvait en revanche présenter un double intérêt pour le corps d'accueil : l'obtention de renseignements utiles et le fait que la plupart étaient considérés comme de bons combattants, ces facteurs atténuant d'autant l'impact négatif de leur trahison. Lors de telles situations entre Romains, l'enrôlement des déserteurs se traduisait par une prestation de serment officialisant l'entrée et garantissant, du moins en théorie, la fidélité du nouveau venu. Parmi les freins à ce type de velléités figuraient à la fois la personnalité du général et, le plus souvent, des considérations purement matérielles. Si les troupes de César, qui selon Suétone n'ont jamais déserté durant la guerre des Gaules, ont pu le faire à Dyrrachium, c'est essentiellement en raison de la famine et non de l'*authority* du chef, que Cicéron résume d'ailleurs par quelques caractéristiques très concrètes : « rendre la vie à un soldat blessé, lui donner une part du butin, être à la tête de ses soldats lors des batailles, partager leurs fatigues, être courageux et heureux ». Autre motif d'hésitation pour le légionnaire : l'attrait du butin. La perspective de la poursuite de pillages, potentiellement plus lucrative qu'un retour à la cité ou d'éventuelles récompenses proposées par un nouveau général, représentait aussi un élément non négligeable de modération. Signalons au passage le cas célèbre du seul officier à avoir quitté César quelques semaines après le franchissement du Rubicon, Titus Labiénus, qui selon Dion Cassius (41, 4), aurait trahi par arrogance en raison de la confiance peut-être trop grande manifestée par le proconsul à son endroit, avant que ce dernier ne change ensuite d'avis ... En tout état de cause, l'A. relativise cependant le phénomène d'abandon qui paraît n'avoir touché qu'un nombre limité de combattants romains, notamment lors des conflits classiques, et ce contrairement aux contingents auxiliaires, plus prompts à la désertion. Une période cependant semblerait se distinguer, celle de la guerre contre les Carthaginois durant laquelle Hannibal, expert en transfuges et ... en faux transfuges, aurait favorisé le développement des désertions, phénomène repris par ailleurs savamment par les témoignages romains pour montrer que la victoire avait su triompher de la déloyauté ... Quant aux désobéissances et aux mutineries, toute une échelle d'écarts au règlement est décrite : du simple vol, non sanctionné, à la désobéissance aux ordres et à la révolte collective allant parfois jusqu'au passage de toute une unité dans le camp adverse à l'occasion de guerres

civiles comme en 87 av. J.-C., où Appius Claudius Pulcher perd son armée au bénéfice de Cinna, lui même perdant ensuite la sienne à Ancône en 84, avant d'être tué par celle-ci... Parmi les raisons citées figurent l'oisiveté en temps de paix, les tentatives de restauration de la discipline, souvent après une guerre civile, la peur de la défaite ou de la mort, les mauvaises conditions de vie, la faiblesse des gains ou tout simplement les deux motifs avancés par César : l'absence de victoire ou la cupidité d'un général. Le nombre de ces mutineries varie selon les historiens, entre le V^e av. J.-C. et le règne d'Auguste : 30, 17, 16 ... et même 30 entre 90 et 40 av. J.-C. ! Sans les interpréter, l'A. cite également quelques victoires, ou défaites cinglantes, dont celles de Trasimène, Cannes, Carrhes ou de la forêt de Teutobourg, point d'arrêt à la conquête d'Auguste en Germanie. Autant de parenthèses, certes vécues comme des désastres, mais en définitive de bien moindre poids que la globalité des succès remportés par les corps légionnaires tout au long de la période considérée.

Il n'en faut pas plus pour que l'A., dans un souci d'équilibre, s'engage en dernière partie sur ce qui constitue à ses yeux les ressorts du succès romain, à savoir l'existence d'un vaste réservoir humain, la division des adversaires, la souplesse des unités, la grande spécialisation des soldats et leur armement à la fois offensif et défensif. Elle y ajoute, à l'image de Polybe, l'importance symbolique que les Romains attachaient, en dehors des promotions, aux récompenses et décorations, remises individuellement sous la forme de phalères et de torques, ou collectivement à l'un ensemble d'une unité avec une matérialisation sur les enseignes ; le point d'orgue concernant le général en chef lui-même à l'occasion de son triomphe. *A contrario*, l'ouvrage détaille dans un registre négatif la panoplie des punitions et châtements censés provoquer une peur supérieure à celle éprouvée sur le champ de bataille. En fonction de la nature des fautes commises, et de l'époque, car les punitions étaient moins sévères en temps de paix, celles-ci consistaient à manger debout, camper en dehors du camp, hiverner en dehors des fortifications, ou s'exposer dans les *principia*, face aux tentes des officiers, les pieds nus, en tunique et sans armes. A des degrés croissants, le soldat incriminé était soumis à une punition physique, une privation de butin, une dégradation, un renvoi et, dans les cas extrêmes comme la désertion, à la mort : le tribun effleurait alors le coupable de son bâton avant que ses compagnons d'armes lui infligent à tour de rôle une bastonnade mortelle. Dans les situations collectives d'insubordination la décimation était utilisée par tirage au sort d'un combattant sur dix de l'unité défaillante, les accusés étant livrés eux aussi au *fustuarium*, mais parfois également à la décapitation à la hache : Crassus, César et Antoine y ont ponctuellement recouru. Plus modestement, le groupe identifié pouvait n'être que démobilisé et réparti dans d'autres légions comme ce fut le cas en 76 av. J.-C. avec le consul Gaius Scribonius Curio lorsqu'une légion refusa de le suivre et fut obligée de travailler, sans ceinture ni armes, sous les yeux des autres soldats, avant d'être dissoute. En citant Cicéron, l'A. souligne ici l'importance des règles de discipline rythmant la vie du soldat, car selon l'orateur « sans discipline l'armée romaine n'est rien ». Pour y contribuer, une formation initiale poussée et une pratique régulière, voire quotidienne de l'exercice, dont la marche, constituaient de véritables fondamentaux. Si le soldat romain n'était pas intrinsèquement supérieur à son ennemi, le maintien de sa condition physique et le maniement des armes faisaient de lui un adversaire redoutable et redouté. Dans ses conclusions, Catherine Wolff évoque aussi, hélas en quelques lignes, une armée des IV^e et V^e siècles composée de barbares et dont le niveau n'était pas indigne de l'armée de citoyens des temps précédents.

De ce point de vue, *L'armée romaine. Une armée modèle ?* a atteint une partie des objectifs attendus en comblant un vide bibliographique et en recadrant certaines idées reçues par une analyse sans concession et très bien documentée de la plupart des faiblesses du bras armé de Rome. La clarté du style, l'homogénéité de l'ensemble, la concision des données et la multiplicité des références en font par ailleurs un ouvrage aussi bien destiné aux spécialistes qu'aux étudiants et au grand public. On regrettera simplement que les volets « marine » et « garnison de Rome » ne figurent pas dans l'étude, de même que celui de l'armée tardive, mais ces choix étaient délibérés. L'absence de traitement des erreurs tactiques et stratégiques du commandement, à l'origine parfois de graves conséquences sociales et politiques, est par contre réhibitoire.

Enfin, la vision générale d'une armée soumise au joug de la coercition et de la discipline est sans doute trop présente dans les considérations de l'A. par rapport à des facteurs d'un autre ordre, non seulement bien inscrits dans une dynamique générale, mais aussi particulièrement avérés par l'Histoire. Rappelons ici la fameuse phrase de Virgile : « Souviens-t'en, Romain, c'est à toi de diriger les peuples sous ton commandement » (*Énéide*, VI, 851). Même très encadrés et attirés par le butin, officiers et légionnaires ont en effet été également conduits par des aspirations de natures multiples, telles que le besoin de sécurité, le goût de l'aventure, l'attrait du combat, l'esprit de conquête, la défense d'une patrie ou d'un idéal politique et, pour beaucoup, l'espoir d'un meilleur avenir. Autant de leviers réunis qui, au-delà de l'organisation et de la pérennité de l'instrument militaire, ont aussi largement participé au maintien dans la durée de la civilisation latine. — A. VANDERSCHULDEN.

Marco CAVALIERI, *Nullus locus sine genio. Il ruolo aggregativo e religioso dei santuari extraurbani della Cisalpina tra protostoria, romanizzazione e piena romanità* (Collection Latomus, 335), Bruxelles, Latomus, 2012, 16 x 24, 220 p. + XIX pl., br. EUR 44, ISBN 978-2-87031276-6.

Du II^e s. av. J.-C. au IV^e s. apr. J.-C., l'A. étudie les lieux de culte périurbains et ruraux ; le sous-titre souligne leur rôle associatif : là se rencontrent voyageurs et commerçants, peuvent aussi se régler des formalités administratives. Un culte local a souvent un substrat indigène, maintenu dans la romanisation, réelle mais souple (p. 23 et 63-64). Si l'on excepte des zones encore explorées ou trop urbanisées, les observations et découvertes archéologiques sont nombreuses, mais leur contextualisation dépend des sources écrites, parfois inexistantes ou laconiques. Ces nombreux sites mineurs étaient-ils privés ou publics ? Quels étaient leur statut juridique et administratif, leurs rapports à la ville, la destination des infrastructures découvertes, les dieux honorés ? L'A. s'attache aussi à la terminologie : si *conciabulum* dans le sens de sanctuaire rural est écarté, *fanum* et *lucus* ne peuvent pas être privilégiés (p. 26 et s.) ; en fait, la terminologie n'est pas uniforme et reflète une romanisation qui tient compte des habitudes locales. Pour nous, le mot de sanctuaire est commode et recouvre des réalités multiples, qui se précisent avec les questions d'implantation, de fréquentation, d'architecture, de culte. Après cette partie préliminaire, la seconde partie présente les sites de quatre Régions augustéennes (XI, IX, VIII et X) : brièvement, leur cohérence géographique et historique, les sous-ensembles, avant des promenades archéologiques, où l'A. exploite une myriade d'études ponctuelles sur les autels, stèles, ex-voto, statues, édifices et inscriptions mis au jour. La géomorphologie explique les cultes liés aux voies de communication et la taille des vestiges, modestes sur le relief, parfois disparus car construits en bois. La pression immobilière moderne est catastrophique, cause de lacunes archéologiques ; l'exemple de Portovenere sur la côte ligure est détaillé, où les incertitudes sur la date de pavements de l'église San Pietro in Castro ne viennent même pas en aide (p. 58). Situation toute différente dans la Région VIII, avec l'axe de la *via Aemilia*. De nombreux sanctuaires y sont connus, liés au culte des eaux ; l'A. accorde une attention particulière à la localisation du sanctuaire de Minerva Medica (p. 66-68). Pour ces Régions (à l'exception de la X), les divinités invoquées et leurs épiclèses sont mentionnées, parfois seulement expliquées ; on le regrette, car les épiclèses peuvent nous dire ce que signifiait tel dieu à tel endroit ; un index les eût opportunément reprises. Les sanctuaires et leur chronologie, eux, font l'objet d'index ; avec plusieurs illustrations, ils complètent utilement cet essai de synthèse des lieux de culte isolés du nord de l'Italie romaine. — B. STENUIT.